

à sa propre condition d'éphémère de l'univers. La brièveté des poèmes fait écho à la brièveté de la vie. Point d'ordre dans l'angoisse: ces poèmes sont dépourvus de rimes mais aussi de ponctuation et de majuscules. En fait, la première lettre, sous forme de lettrine, coule dans le poème, unique, élément graphique de beauté, sorte d'espoir évanescent de la vie.

Alors l'expérience poétique du temps engendre l'idée de mort:

L'oubli n'a plus d'images  
à voir  
le temps lui a fermé  
les yeux (*Sablier*, p. 17).

Il y a dans ces recueils l'esprit vif et attentif du chercheur, avide de connaissances et de certitudes, aux prises avec l'angoisse de la condition humaine, qui ne change pas avec la connaissance et dont la matière est partout sensible, poétique, et même dramatique.

#### BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD, Gaston (1957) *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 214 p.

Marie-Christine Aubin  
Collège universitaire de Saint-Boniface

**GENUIST, Monique (1997) *L'île au cotonnier*,  
Sudbury, Prise de parole, 164 p.  
[ISBN: 2-89423-065-6]**

Monique Genuist, Française d'origine, Canadienne d'adoption, nous propose avec son quatrième roman, *L'île au cotonnier*, une fiction qui nous situe dans l'Ouest canadien. Au dos du livre, on nous précise que «Claudine quitte son coin douillet du sud de la France pour Saskatoon, afin de retrouver son frère aîné, Jacques, disparu dans l'immensité de la Prairie canadienne». Le lecteur découvre au début du roman le monde du jeune Johny, fils de Jacques et de Lalia. Celle-ci s'est trouvé un nouvel amour, un homme au nom qui révèle bien l'intérêt de l'individu: Chéri. Une certaine banalité de la vie nous surprend dans le monde étriqué de Lalia. Et, malgré les efforts entrepris

par le narrateur, Lalia fait graviter toute l'action autour d'elle, comme elle souhaite d'ailleurs être le point de mire de tous. Ce désir d'être au centre de son univers est dû à son émancipation, et cet épanouissement remonte à l'époque où elle s'est séparée de Jacques.

La réalité d'une mère qui ne s'intéresse qu'à sa beauté, à son magasinage – «Chaque samedi, elle court les magasins à la recherche d'un petit rien original» (p. 13) – et à ses petits plaisirs quotidiens vient heurter non seulement la sensibilité du fils, mais aussi celle du lecteur qui n'éprouve que très peu d'empathie pour cette femme. Le lecteur apprend toutefois que Lalia avait autrefois tout sacrifié pour vivre une simple vie de bohème dans la nature sauvage des Prairies, auprès de Jacques. Cet homme, qu'elle aime encore, avait disparu mystérieusement, il avait «fait corps avec le pays» (p. 120).

En effet, le lecteur découvre, en même temps que la sœur de Jacques, Claudine, tout un monde où se côtoient des êtres généralement superficiels, «déconnectés» ou errants... pour ne pas dire absents. Il est difficile pour le lecteur de se rapprocher de ces individus et de s'ancrer dans leurs histoires où les fuites que chaque personnage semble vivre intensément, mais à divers degrés, éparpillent notre concentration.

L'amie de Jacques, la vieille et solitaire Isabelle, fait exception. Sa demeure représente le havre de paix, de raison et de chaleur humaine: Isabelle symbolise cette île au cotonnier, lieu mythique des origines. Le ressourcement de Jacques (qui aime s'y cacher pour être à l'épreuve de tout), puis de Johny (qui rêve d'y retourner avec son père), et enfin du lecteur, progresse par les mêmes étapes obligatoires: la rencontre avec une âme sœur suivie de la retraite paisible sur une île, imaginaire ou pas.

Claudine voudrait bien faire le pèlerinage à l'île, car elle souhaite y retrouver son frère. Elle nous apparaît comme une femme raisonnable en juxtaposition à Lalia; cependant, même la quête de Claudine se désagrège comme ses illusions d'ailleurs. Son frère tant admiré, tant aimé, ainsi que la vie parfaite qu'elle s'était imaginée qu'il vivait sont introuvables. L'histoire de Jacques n'est que chose du passé. Ainsi, le thème de la solitude s'agrippe à une sorte de questionnement philosophique existentiel profond comme les racines d'un mal innommable. Ce

roman «qui interroge le sens de l'appartenance – au couple, au pays, au passé, à la langue» (quatrième de couverture), dérouté le lecteur qui ne sait plus à quoi se rattacher.

Seule la prairie, impassible, continue à exercer son pouvoir enchanteur, et les descriptions que nous offre l'auteur témoignent de son grand talent pour capter et transmettre sa vision du pays, où ce paysage, même lorsqu'il est hostile, peut aussi nous émouvoir:

Comment peut-on désirer monter dans le Grand Nord quand on connaît l'implacable saison dans la Prairie, son interminable monotonie de gels, de blizzards, de poudrerie, de neiges jusqu'en mai, comme ce matin? [...] (p. 120)

En somme, ce roman, grâce à un mélange imaginaire de banalité, de philosophie et de poésie, propose un reflet, parfois désolant mais vraisemblable, de notre monde contemporain... En fin de compte, c'est le pauvre Johnny, ce garçonnet délaissé et désœuvré, que nous avons le plus plaint dans cette histoire. Sans être orphelin, il a néanmoins perdu père et mère, et, comme lui, le lecteur sera abandonné à son sort en observant le monde un peu curieux des adultes que nous découvrons dans *L'île au cotonnier*.

Lise Gaboury-Diallo  
Collège universitaire de Saint-Boniface

**JACK, Marie (1998) *Tant que le fleuve coule, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 107 p.*  
[ISBN: 2-921353-52-0]**

C'est en lisant une analyse d'une œuvre de Gabrielle Roy que j'ai pris connaissance des travaux d'une collègue qui se révèle d'une grande perspicacité et d'une sensibilité appréciable. À l'époque, elle signalait ses travaux Marie Bartosova.

Maintenant, Marie Jack vient de publier, aux Éditions des Plaines, un texte de prose poétique, *Tant que le fleuve coule*. Elle nous propose dans son recueil sept récits qui peuvent être lus indépendamment les uns des autres. Pourtant, dès l'abord du deuxième texte, je croyais reconnaître la narratrice du premier